

L'Église des Chevaliers de Malte à Saint-Romain-en-Gal

Ses tombeaux et leur légende mérovingienne

Dans l'ancienne banlieue viennoise d'outre-Rhône, Saint-Romain-en-Gal est un site bien connu des archéologues. On a retiré de son sol de nombreux vestiges gallo-romains et plusieurs inscriptions antiques (1).

C'est également un pays de légendes : les anciens auteurs viennois narrent avec complaisance toute une série de récits merveilleux concernant : le Puits des Fées, la Fête des Merveilles, la Légende de Saint-Férréol (1 bis).

Beaucoup moins connues sont les traditions légendaires de l'ancienne commanderie et de son église Saint-Romain, jadis peuplée d'épithaphes et de tombeaux. Pour en trouver mention, il faut feuilleter les vieux registres manuscrits du « Fonds de Malte ».

**

Les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, surnommés les Chevaliers de Malte, du nom de l'île que leur avait cédée Charles-Quint, avaient trouvé à Saint-Romain-en-Gal, un site favorable pour installer une « maison », une commanderie.

C'était un lieu de passage, placé à la « croisée de Vienne », fréquenté dès les temps celtiques (2), une station routière à l'époque gallo-romaine, au débouché sur le Rhône de la voie Narbonnaise. A proximité, ce grand chemin, venant de Lyon par la rive droite, allait franchir le fleuve sur le pont romain de Vienne qualifié, à juste titre, « de plus ancien Pont du royaume » par le roi Henri IV (3).

Au Moyen Age, les pèlerins, les moines, les artistes suivaient les deux voies romaines qui bordaient l'une et l'autre rives du Rhône et montraient au passage des reliques, des étoffes, des documents, dit Emile Mâle ; ils colportaient au besoin des histoires, des légendes.

(1) Saint-Romain-en-Gal, actuellement commune du département du Rhône, faisait partie primitivement du « pays » et du diocèse de Vienne. Cf. de Rolland et Clouzet : *Diction. des communes du départ. du Rhône*, 1903, t. II, p. 515.

(1 bis) Le rocher d'Hérode, situé entre Saint-Romain-en-Gal et le village de Loire, fait également partie du folklore viennois (cf. P. Cavard, *Vienne la Sainte*, p. 42).

(2) G. Chapotat : *la Croisée de Vienne*, dans « *Evocations* », janv.-oct. 1955, p. 1371 et 1454.

(3) P. Cavard : *Vienne la Sainte*, 1939, p. 251.

Ceux qui parcouraient la rive droite pouvaient trouver, en l'occurrence, une maison d'accueil à Saint-Romain, dans la commanderie des frères hospitaliers de Saint-Jean, le rôle essentiel de ces moines chevaliers étant de favoriser et de protéger les grands pèlerinages. « Afin que ceux qui les entreprenaient, ne fussent contraints de s'éloigner des grands chemins, dit « Nicolas Chorier, on bâtit en divers endroits pour les loger « des maisons où ils étaient reçus à toute heure. Elles étaient « accompagnées d'églises ou de chapelles selon que la dignité « du lieu le commandait. Les hospitaliers de Saint-Jean ou les « Templiers en étaient les directeurs... » (4).

A Saint-Romain, l'église des hospitaliers était « digne » de servir en même temps aux besoins de la paroisse. Elle était comprise dans le corps de bâtiments de la commanderie qui « faisait un carré avec elle ».

Dans cette maison hospitalière, il y avait : « cuisine, chambres, galetas, caves, écurie, pigeonnier » et à proximité « un jardin, une vigne, un verger, un pré et une terre ». A un quart de lieue de là, se trouvait une dépendance agricole, une métairie avec maison, granges, étable, terres, prés et bois (5).

Dans la ville de Vienne, ces hospitaliers possédaient également une maison, place de Jérusalem (elle était ruinée en 1610) et plusieurs propriétés dans le mandement ou territoire de Mont-Salomon ; une d'entr'elles de quatorze mètres joignait le chemin de Saint-Romain (de Pont-Evêque) à Fontaine-Bénite (6).

Les revenus de tous ces domaines contribuaient à l'entretien des voyageurs, pèlerins ou frères servants de la commanderie : on vivait alors en économie fermée.

**

L'église des chevaliers est encore debout à Saint-Romain-en-Gal : elle sert toujours d'église paroissiale.

« Elle est, écrivait Chorier au XVII^e siècle, d'une grandeur assez médiocre, mais d'une architecture qui témoigne beaucoup d'antiquité » (7).

Une enquête faite par les délégués de l'ordre de Malte, nous donne des renseignements plus précis sur cet ancien édifice : « Nous avons trouvé la dite église paroissiale, notent en 1610, les visiteurs officiels, avoir douze cannes de long et cinq de large : le chœur ou presbyterium est voûté... la nef couverte de bois d'aix et de tuiles, avec quatre arcades de bois (charpente apparente). »

(4) N. Chorier : *Antiquités de la ville de Vienne*, édition Cocharde, 1846, p. 171.

(5) Arch. du Rhône 42 H., 2942.

Ces domaines furent vendus comme biens nationaux en 1791. Cf. E. Savigné : *Histoire de Sainte-Colombe les Vienne*, 1903, p. 32.

(6) Arch. du Rhône 42 H., 2913.

(7) N. Chorier et Lelièvre attribuent sa construction à l'archevêque Saint-Barnard, mais ces vieux historiens confondent cette église avec la basilique Saint-Romain de Pont-Evêque. Cf. P. Cavard, op. cit., p. 279.

Il y a quatre fenêtres et deux seulement possèdent des vitres : sur l'une d'elles se trouvent les armoiries de la religion (c'est-à-dire de l'ordre de Malte).

« Le clocher est ouvert avec deux fenêtres pour cloches ». Il y a deux portes dans la dite église, l'une pour entrer dans la commanderie, l'autre pour l'entrée des paroissiens.

A côté de l'église, se trouve une petite chapelle avec l'image de Notre-Dame, de deux cannes et demi en carré, voûtée sur l'autel, le reste de l'édifice est couvert de bois et de tuiles à un seul pendant...

Et dans le chœur de la dite église, il y a deux autels de pierre, un à côté de l'autre...

« Avons trouvé, ajoutent les visiteurs, sous des voutes faites en la muraille, quatre grands et beaux sépulcres de pierre, tous d'une pièce excepté la couverture et nous a dict le dit commandeur être les sépultures des enfants du feu roy Clovis... » (8).

*

**

La légende de ce « Panthéon » de princes francs placé à Saint-Romain-en-Gal paraît bien étrangère aux traditions viennoises malgré l'origine burgonde de la reine Clotilde (8 bis).

A première vue, elle semble avoir pris naissance dans l'imagination de quelque clerc ou pèlerin de la commanderie.

On peut néanmoins déceler des éléments de base favorables à l'éclosion d'une pareille fable à prétention historique : d'une part, la notoriété des quatre fils du roi Clovis, d'autre part la présence dans la vieille église de Saint-Romain de quatre beaux sarcophages paléochrétiens.

De tels monolithes ou tombeaux de pierres sculptés ont toujours frappé l'imagination populaire : on y voyait volontiers la sépulture de personnages de marque (9). Ici comme ailleurs, la légende s'en est emparée, mais en tenant compte de l'existence d'une lointaine tradition historique transmise par Grégoire de Tours et la chronique d'Adon : elle évoquait chez les lettrés, le souvenir du rôle joué en pays viennois par les fils de Clovis à la bataille de Vézeronce, en particulier (524) et dans la lutte sans merci entreprise contre les derniers souverains de Vienne : les rois burgondes.

(8) Arch. du Rhône : Fonds de Malte, H 137.

(8 bis) On parle bien du baptême à Vienne de Sainte Clotilde, mais ce n'est pas un fait historique ; c'est une simple tradition locale : elle servait d'argument au xviii^e siècle aux paroissiens de Saint-André-le-Bas contre les chanoines de Saint-Chef ; ils déclaraient le 10 août 1779 : « une tradition ancienne et respectable nous apprend que ce fut dans l'église de Saint-André-le-Bas que fut baptisée Sainte Clotilde, première reine de France catholique, vers l'an 480. Une telle cérémonie devait se faire dans cette église puisqu'elle était l'église paroissiale du souverain (chapelle du palais) ; c'était alors Gondebaud, oncle de Clotilde » (Vienne : archives municipales, BB, 220, f^o 28).

(Note aimablement communiquée par M. le chanoine P. Cavard).

(9) G. Jeanton : La légende et l'histoire en pays maconnais, 1929, p. 47.

**

Cette légende mérovingienne était pourtant ignorée de Nicolas Chorier qui écrivait, en 1656, à propos de cette église de Saint-Romain : « elle renferme plusieurs tombeaux élevés sous des arcades qui appuient ses murailles et si l'on croit à la tradition, ajoute-t-il, les corps de quelques personnages de marque, qui perdirent la vie par les mains des Maures, auxquels ils eurent la hardiesse de s'opposer, auprès d'ici, y furent ensevelis ». (10). C'est une allusion toute gratuite à l'invasion sarrasine restée si vivace dans l'âme populaire et le folklore local.

*

**

De nos jours, en rendant visite à l'église de Saint-Romain, on est agréablement surpris de pouvoir reconnaître les éléments d'architecture signalés par les enquêteurs de l'ordre de Malte en 1610.

Autour d'une cour centrale, on reconnaît, mais plus ou moins mutilés, les anciens bâtiments de la commanderie et son église formant un « carré avec elle. » Selon l'expression de Chorier : « cet édifice témoigne de beaucoup d'antiquité », sans pouvoir préciser davantage l'époque de sa construction : dans les parties basses de ses murailles, on remarque bien de distance en distance des chaînes de briques alternant avec des moellons : mais cet appareillage a caractérisé les constructions dès le Bas-Empire.

Le chœur de l'église possède toujours sa voûte de pierre en berceau tandis que la charpente apparente de sa nef est masquée à présent par une voûte factice moderne. L'une des portes est restée ouverte pour l'entrée des paroissiens et celle de la commanderie est murée.

Quant à la chapelle latérale de forme carrée, qui s'ouvrait autrefois sur l'abside, elle en est aujourd'hui séparée par une cloison et sert de cuisine au presbytère, mais on retrouve dans son plafond la partie voûtée qui dominait autrefois l'autel de Notre-Dame.

Enfin on peut voir dans l'église « les voutes faites en la muraille » : elles sont vides, « les quatre beaux sépulcres de de pierre tout d'une pièce » n'y sont plus. Ils ont été détruits un peu avant la Révolution, si l'on croit Cochar, le vieil historien de Saint-Romain-en-Gal et depuis leur souvenir même s'est peu à peu évanoui.

Cependant, Edmond Le Blant, dans son inventaire des sarcophages chrétiens de la Gaule, signale un manuscrit de la Bibliothèque Nationale où se trouve : « le dessin d'un couvercle de sarcophage en forme de toit, à quatre versants ornements, qui se voyait au cloître de Saint-Roman » (11).

(10) N. Chorier, op. cit. p. 172.

(11) E. Le Blant : Sarcophages chrétiens de la Gaule, 1886, p. 24.

« On donne ce nom de cloître, dit Chorier, à ce que, il y a huit cents ans, on appelait atrium ou portique ». Il s'agit peut-être des « arcades qui appuient la muraille » de notre église où se logaient les quatre beaux sépulcres de la commanderie de Saint-Roman.

« On y voit encore, ajoute le vieil historien viennois, certaines pierres gravées avec beaucoup d'art ; mais comme ce ne sont que des grotesques, ce que l'on en peut dire, est que l'on ne peut rien dire de certain. »

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale est beaucoup moins énigmatique : ce recueil de dessins a été composé par Pierre Rostaing au XVI^e siècle. Une de ses copies a été publiée naguère par les « Amis de Vienne » avec la collaboration de M. Charles Jaillot (11 bis).

On y trouve le croquis de deux tombeaux de l'église de Saint-Romain, une de ces figures (p.32) représente un coffre, dont le couvercle arrondi extérieurement est soulevé et laisse apercevoir sur la face inférieure une inscription antique placée sous le signe de l'ascia. Cette pierre romaine convertie à l'usage de couvercle de sarcophage a été, dit-on, emportée au musée de Lyon.

Sur une autre planche (p.21) se trouve le dessin « vu en plan » du sarcophage cité par Le Blant et aujourd'hui perdu : il est fort intéressant par la décoration de son couvercle, en forme de toit et orné sur les quatre pans de lignes ondules. Au milieu des deux faces latérales se trouve un registre rectangulaire libre où sont gravés d'un côté une croix pattée et deux oiseaux agrippés à son pied, la tête tournée vers l'extérieur. Sur l'autre versant, une paire de volatiles semblables s'affrontent perchés sur la panse d'un vase majestueux (figures 1 et 2).

Ce sont sans doute des paons, oiseaux d'immortalité dont le plumage scintillant évoque l'image du ciel étoilé (12) et dont la chair passait autrefois pour imputrescible.

Pour Edmond Le Blant, il s'agirait plutôt de phénix, oiseaux merveilleux capables de renaître de leurs cendres, symboles de la résurrection : leur tête est ornée d'une aigrette et ils n'ont pas la longue queue des paons ; « ils sont assez semblables, ajoute-t-il, aux oiseaux qui décoraient le bas d'une inscription découverte dans le même sanctuaire et mentionnant l'attente de la résurrection (die cælo cum venerit auctor) d'un défunt répondant au nom grec d'Euphrasius » (12 bis).

Cette grande table de marbre, autrefois employée dans le dallage de l'église, « un peu plus bas que l'autel », fut brisée.

(11 bis) Pierre Rostaing est mort au commencement du mois de juin 1554. On a tiré de nombreuses copies, plus tard, de son œuvre, qu'on enrichissait à mesure des inscriptions nouvellement découvertes (Note communiquée par M. P. Cavard).

(12) P. Willeumier : Inscriptions chrétiennes de la région viennoise, p. 7.

Un paon, « image du ciel étoilé », est représenté sur un fragment de sculpture mérovingienne incrusté dans un mur du château delphinal de Crémieu.

(12 bis) E. Le Blant : Inscriptions chrétiennes de la Gaule, t. II, p. 43 et planche 287.

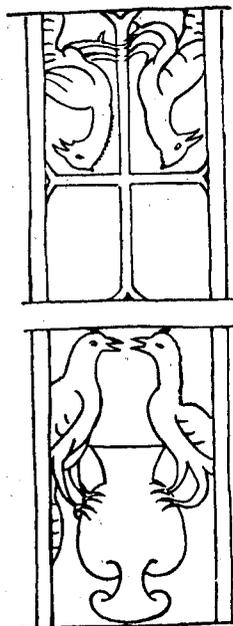


Fig. 2

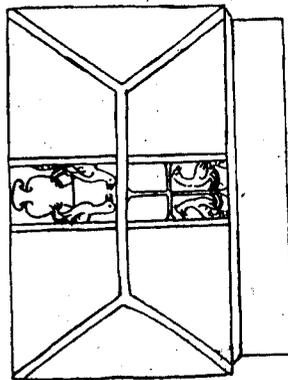


Fig. 1



Fig. 4

317.



Fig. 3

Dessins de J. MILLIAT (Bourgoin)

lors du remplacement de celui-ci et transportée alors au presbytère. Deux fragments placés dans le pavage de la cuisine n'ont pas tardé à être effacés ; le troisième, utilisé dans le jardin comme paroi d'une cabane à enfermer les lapins, est venu par la suite prendre place au musée de Vienne, mais il semble aujourd'hui perdu.

Au bas de cette inscription, conservée par le dessin de Rostaing, se voyait deux oiseaux à la tête ornée d'aigrettes, des phénix à ce qu'il semble, perchés au-dessus d'un vase, accosté lui-même de deux dauphins qui en figuraient les anses (13) (voir figure 3).

**

D'après Emile Mâle, ces dessins d'animaux réels ou fabuleux sont révélateurs d'un art « nouveau » venu de l'Orient de Syrie en particulier.

Cet étrange et mystérieux décor d'oiseaux ou de vases stylisés, taillé à plat ou simplement marqué au trait constitue une sorte de gravure sans relief, une dentelle appliquée à la pierre. Un tel procédé de sculpture, introduit à l'époque mérovingienne, diffère tout à fait de celui utilisé dans le monde gréco-romain où les formes étaient modelées. De plus, les oiseaux affrontés des deux côtés d'une croix, en particulier, sont des éléments de la « grammaire décorative de l'Orient » (14).

C'est à partir de sixième siècle seulement que cet art oriental est apparu sur les sarcophages de la vallée du Rhône ; jusqu'à cette date, on était resté attaché aux formes des sarcophages d'Arles d'inspiration romaine, avec leur couvercle plat et leur sculpture à relief (15).

Les dessins de Pierre Rostaing nous montrent les tombeaux de Saint-Romain décorés à plat et recouverts d'une toiture (voûte demi-circulaire ou toit à quatre pans) ; ils font penser à une demeure pour le mort « souvenir lointain des plus anciens sarcophages de l'Asie grecque ».

**

« Nous rencontrons à Vienne, dit Emile Mâle, un exemple caractéristique de cet art nouveau. Jusqu'à la fin du cinquième siècle, les sarcophages de Vienne venaient d'Arles, comme le prouvent quelques fragments qui subsistent. Mais, dès le sixième siècle, il n'en est plus de même. Il y a, à la cathédrale (actuellement au musée Saint-Pierre), un tombeau qu'on appelle « tombeau de Saint-Léonien ». Ici la sculpture à plat a été remplacée par une simple gravure, mais nous reconnaissons

(13) A. Allmer : Inscriptions de Vienne, 1876, t. IV, n° 1929, planche 317.

(14) E. Mâle : La fin du paganisme en Gaule, 1950, p. 281.

(15) Témoin le fragment de couvercle de sarcophage inédit, que nous avons présenté au dernier congrès de Rhodania, Lyon 1955.

le motif que nous avons vu représenté sur un linteau de Syrie et un sarcophage de Ravenne (15 bis) : ce sont deux paons affrontés des deux côtés d'un vase d'où sort un rinceau de vigne... » (16).

Le même type de vase et d'oiseau symbolique se trouve sur l'épithaphe d'Uranus retirée d'une tombe de l'église Saint-Pierre de Vienne. Celle-ci a l'avantage d'être datée par le consulat d'Olibrius (498) (comme l'inscription chrétienne de Vézeronce) (17) (voir figure 4).

**

A cette époque, Clovis régnait chez les Francs et Vienne était la résidence favorite des derniers rois burgondes.

Bien sûr, nos tombeaux de Saint-Romain n'ont pas servi de « sépultures aux quatre fils du feu roy Clovis », mais si l'on en juge par leur genre de décoration, ces sarcophages pa-léo-chrétiens pourraient bien être contemporains des fils de Clotilde et remonter aux premières années du sixième siècle qui marquent le vrai début des temps mérovingiens.

La légende est parfois fille échevelée de l'histoire.

Docteur Joseph SAUNIER.

(15 bis) Théodoric (480-526), roi des Ostrogoths, détaché de la Rome orthodoxe par l'arianisme, avait introduit de bonne heure cet art oriental, dans sa capitale de Ravenne.

(16) E. Mâle : op. cit., p. 281.

(17) A. Allmer : op. cit., n° 1776, et P. Willeumier : Les inscriptions chrétiennes de la région viennoise dans le cloître de Saint-André-le-Bas à Vienne, 1947, n° 10 et figure 1.

P.-S. — L'érudit historien de la ville de Vienne, M. le chanoine Pierre Cavard, a bien voulu s'intéresser à la présente étude, nous donner de précieux renseignements et nous faire part d'une hypothèse pouvant expliquer l'éclosion « en pays viennois de cette légende mérovingienne : « Vous insistez avec raison, nous dit-il, sur l'équivalence entre les quatre fils de Clovis et les quatre tombeaux. Et vous évoquez également la bataille de Vézeronce, où périt Clodomir, roi d'Orléans. Je ne serai pas surpris que cette bataille ait été transférée à Vienne par quelque clerc viennois trop amoureux de sa petite patrie.

« En effet, sur la rive droite du Rhône, au sud de Sainte-Colombe, il y avait un territoire de Vézeronce où s'élevaient des monastères semblables à ceux de Saint-Romain. Ce n'est qu'à partir du x^e siècle qu'apparaît la forme « Véserancia », qui s'est conservée.

« Puisqu'il existait un Vézeronce dans la banlieue de Vienne, c'est là que le combat entre Francs et Burgondes, devait s'être livré, et on avait inhumé dans une église du voisinage, le prince franc qui y avait trouvé la mort. Ensuite, comme il y avait trois autres tombeaux de même facture, ils avaient tout naturellement attiré les trois frères de Clodomir.

« Dans cette hypothèse, qui vaut ce qu'elle vaut, et que je vous soumetts, faute d'en avoir une meilleure, la légende se serait formée en deux temps : 1°) sépulture de Clodomir au Vézeronce viennois ; 2°) à cause de la similitude des quatre sarcophages, inhumation successive des autres fils de Clovis... Cette explication serait en tout cas plus plausible que celle qu'avance Chorier ».